



François Boddaert

Une impossible métaphysique de l'arpentage citadin

Paris et autres déambulations de Christian Doumet
(Fata Morgana, 2017)

Marcher, c'est évidemment la mise à l'épreuve de cette « *investigation touchant à l'appréhension de notre sol humain* » (c'est dit au rabat). Et par ce livre, Christian Doumet s'inscrit dans une longue tradition ambulatoire urbaine qu'illustrèrent (entre autres) Restif de la Bretonne, Kant, Rimbaud, Fargue, Aragon, Henri Thomas ou, plus près de nous, Nicolas Bouvier, Jacques Réda ou Petr Kral (il nous fera signe au Lux Bar, p.80 !). Évidemment, tout le monde marche, mais il s'agit là, plus précisément, de ceux qui *se font* marcher comme on pratique un exercice spirituel – « *tout un petit monde de trotteurs plus ou moins plumitifs* ». Après *De l'art et du bienfait de ne pas dormir* (Fata Morgana, 2012), où l'arpenteur de la nuit des villes transmuait ses insomnies en une manière de philosophie du somnambulisme éveillé nourrie par l'inquiétude nocturne, Christian Doumet bat ici la semelle, fervemment sans doute, mais comme à contrecœur d'en pouvoir déduire une impossible métaphysique de l'arpentage citadin (il ne s'agit jamais de flânerie dans ce livre): « *Marcher par la ville, c'est désespérer le pensable* ». Peut-être faut-il envisager cette déprimante incapacité (annulée par ce livre-même !) comme la perception nette que la marche en ville (et pas qu'elle) est pour l'écrivain l'espace idéal d'une quête de matière à penser le monde dans la multiplicité des fragments de vie aperçus, humés, observés, et dont l'écrivain tente d'interpréter les ressorts et, surtout, le rapport fébrile, mais imprécis, mais incompréhensible qu'il entretient avec sa propre *qualité* de marcheur ; tout autant : « *voir sans être vu, mais aussi bien être vu sans rien voir : provoquer, exhiber, aveugler, s'aveugler* »...

Pourtant, à Paris, New York, San Francisco ou Londres, c'est toujours la même comédie humaine qui déroule son histoire volatile sans cesse répétée dans sa fugacité. Peut-être y verra-t-on le discret aveu de cécité dans la nuit de soi-même – tel un chasseur spirituel à la poursuite de son gibier idéal inatteignable : « *Ainsi apparaît pour ce qu'elle est la forêt des villes : une scène infinie de chasse et de qui-vive* ». Et qui dit chasseur dit mauvaise conscience du prédateur, confus d'être le témoin indiscret ou l'interpréteur abusé... Si traquer nécessite une ardeur fébrile, y parvenir oblige à un certain calme piétonnier qui n'est pas sans rappeler le chien d'arrêt (portrait de l'écrivain, patte avant droite en suspens, le crayon dans les griffes !) – ou alors : « *Courir en ville m'a toujours semblé l'une des activités les plus suspectes* ».

Ce livre pédestre poursuit l'enquête entamée naguère avec *Rumeur de la fabrique du monde* (Corti, 2004) et que Christian Doumet poursuit livre après livre : une très personnelle façon (qui *façonne* donc) de lire le monde à découvert pour y trouver non un secret (ce qui serait assez banal) mais un langage qui s'accorde à sa langue d'écrivain et s'harmonise avec elle (il est musicien, cqfd). Se mettre au diapason de la vie réelle, consonner, coïncider avec elle, ne serait-ce qu'un instant ; et, en auteur,

diriger l'orchestre du monde ! Raison pourquoi chaque livre de Christian Doumet s'accorde parfaitement à sa personne, dont les modalités se lisent au cœur des textes. La pensée active manduque autant la vie japonaise (dans *Le Japon vu de dos*) que les bruits nocturnes, ou qu'ici les passants de trottoir. Cette pensée nourrie du vivant rend à ce vivant ce que celui-ci lui propose dans la virtualité des gestes grands et dérisoires de l'humanité des villes ; l'ironie n'est donc jamais absente (par exemple, « *l'œil équestre* » d'une statue dans Florence, ou la jeune femme d'un beau quartier poussant « *une sorte de momie dans son fauteuil roulant* »...). Cette ironie est évidemment manière de prouver qu'on n'est pas dupe de « *bien des choses* », mais qu'aussi on se prémunit par l'humour contre ce « *bien des choses* » qui peut vous engluer dans son insaisissable variabilité...